

**Annie Antoine**, *Le paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'ouest de la France à l'époque moderne*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 344 p.

Gérard Chouquer

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2964>

ISSN : 1777-537X

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 321-323

**Référence électronique**

Gérard Chouquer, « Annie Antoine, *Le paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'ouest de la France à l'époque moderne* », *Études rurales* [En ligne], 167-168 | 2003, mis en ligne le 17 décembre 2004, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/2964>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Annie Antoine, *Le paysage de l'historien. Archéologie des bocages de l'ouest de la France à l'époque moderne*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 344 p.

Gérard Chouquer

---

- 1 Pourquoi une historienne se propose-t-elle d'étudier le paysage du bocage à travers les cartes et les plans-terriers du XVIII<sup>e</sup> siècle et, surtout, pourquoi prétend-elle en faire une « archéologie » ? C'est à cette question que s'attachera ce compte rendu. L'ouvrage d'Annie Antoine est excellent à plusieurs titres. D'autres, plus compétents que moi, diront son apport à l'histoire des campagnes à l'époque moderne car ce n'est pas là un travail de facture classique. La problématique y est approfondie au point de représenter une bonne moitié du volume.
- 2 Sur le plan formel, Annie Antoine fait preuve d'une grande subtilité et – entre autres qualités – elle respecte le travail de tous ceux qui l'ont précédée et auxquels elle a recours : ses éventuelles critiques prouvent qu'elle est toujours attentive aux intentions des auteurs.
- 3 Annie Antoine aurait pu intituler son ouvrage *Archéologie des bocages modernes*. Elle a pourtant préféré assortir son titre de la mention *Le paysage de l'historien*, lui donnant ainsi l'apparence d'un intitulé comme aiment en fabriquer les éditeurs. Il n'en est rien. Ce titre est abondamment discuté et justifié, les deux premiers chapitres portant sur les problématiques paysagères. En connaissant les différentes théories relatives au paysage, Annie Antoine précise la thématique centrale de son livre, à savoir qu'on ne peut réduire le paysage à ce qu'il donne à voir. Si l'historien est légitimement attiré par l'histoire des représentations élitistes que développe la théorie culturaliste du paysage (A. Berque et A. Roger), le même historien est aussi convié au spectacle de la campagne et de ses réalités par le biais des représentations cartographiques anciennes qui lui permettent d'analyser un paysage que l'on ne voit plus. Il s'agit donc de dire que si les auteurs culturalistes développent de « vraies » théories dont on doit tenir compte, il convient aussi de puiser chez les archéologues : « Le renouvellement de leurs méthodes de travail

et d'interprétation de leurs données les met également en mesure de formuler une théorie du paysage. » (p. 12) Le paysage peut aussi exister à travers le regard d'un historien, lequel apporte la dimension chronologique qui manque aux théories esthétisantes. Or, dans ce domaine, il faut se garder d'une illusion : penser que le paysage du XVIII<sup>e</sup> siècle est proche de nous et pourrait donc être directement lisible. Annie Antoine soutient au contraire que « la proximité chronologique est trompeuse et que nous n'avons pas plus sous les yeux un paysage moderne qu'un paysage protohistorique [...] Dans les deux cas il faut procéder à un travail de reconstitution » (p. 39).

- 4 Le sujet auquel s'intéresse l'auteur est le bocage : il y a longtemps qu'on sait que l'Ouest n'a pas toujours été bocager (p. 46) ; il faut séparer bocage et parcellaire (p. 53) ; le bocage est « un état non permanent du paysage de l'Ouest mais assez durable pour que les utilisations n'en aient pas toujours été les mêmes » (p. 55).
- 5 Il est temps d'en venir à un autre terme essentiel du propos, celui d'archéologie. Les modèles d'histoire paysagère servant à reconstituer les environnements et les parcellaires ne se trouvent ni chez les modernistes ni chez les contemporanéistes, mais chez les antiquisants (p. 39). De quelle archéologie s'agit-il ? D'une archéologie de la forme planimétrique des choses en tant que projection des sociétés sur le sol, parce qu'il n'y a pas d'archéologie que de l'enfoui (p. 45). Cependant, la mise en œuvre de cette archéologie du paysage impose de dépasser les incertitudes des archéologues et de comprendre le terrain (p. 48) ; elle impose, par exemple, de tenter de savoir si la différence des appellations cache ou non une discontinuité (p. 158). La méthode de cette archéologie du paysage est un peu rapidement exposée (p. 56 sq.) ; elle présente une similitude avec l'archéologie agraire et avec la perspective écologique (p. 58). L'essentiel est que cette archéologie fasse du paysage un fait d'histoire total (p. 63). La forme étant le lien entre les idées d'une société, le sol et les pratiques de l'espace, ce sont les archéologues qui, avec l'archéologie du paysage, nous proposent le « modèle à suivre » (p. 63). Il nous sera ainsi possible de retrouver le regard constitutif du paysage d'une époque.
- 6 On notera, au passage, que cette archéologie dont Annie Antoine entend s'inspirer est proche d'une géographie (dynamique ou historique) qui n'oserait pas dire son nom et que tout conduit à baptiser aujourd'hui « archéogéographie ».
- 7 Les cartes seigneuriales offrent le « spectacle de la campagne » car elles datent de cette époque où la cartographie est toujours chorographique et utilise un langage pictural (p. 77). Pour que cette cartographie émerge, il faut une évolution de la seigneurie. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle on passe des droits attachés à des titres à des droits attachés à un espace, ce qui rend ce dernier perceptible (pp. 90-93). Ces cartes, sortes de « cartes-paysages » (p. 95), imitent la nature (p. 109), et l'auteur expose les principes et les règles de cette esthétique. Son analyse se fonde sur l'ouvrage *La science de l'arpenteur* augmentée du spectacle de la campagne, paru en 1776, moment où on s'apprête à séparer deux types de représentations : l'une scientifique (cartographie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles), l'autre esthétique (vue de paysage) ; les cartes paysagères du XVIII<sup>e</sup> siècle étant encore hybrides.
- 8 Les bases sont posées, l'étude peut débuter. Elle passe du maillage de l'espace aux usages de l'espace bocager. Dans une utilisation extensive du sol reposant sur des rotations culturales longues et sur l'intégration de la lande et de la friche dans le processus de mise en culture, l'auteur attire l'attention sur la diversité des formes et l'imprécision des limites entre les différents usages. Les champs sont hérissés d'arbres, bosselés,

encombrés, et leur contenu est hétéroclite. Entre collectif et privé, entre clos et non clos, entre naturel et cultivé, le partage est souvent incertain.

- 9 J'ai dit dans les premières lignes tout l'intérêt que suscite l'entreprise d'Annie Antoine en ce qu'elle opère un déplacement majeur : en effet, l'archéologie n'est plus convoquée pour servir un discours convenu sur les « origines », mais devient une forme d'analyse épistémologique, dans le droit fil de l'archéologie du savoir de Michel Foucault. Son évolution vers une morphologie de l'espace bocager me paraît constituer l'essentiel du déplacement.
- 10 La voie est donc ouverte à une réévaluation de la façon de présenter et de se représenter la naissance de la cartographie parcellaire au XVIII<sup>e</sup> siècle, prélude à la cartographie napoléonienne et contemporaine. Nous n'avons plus à déplorer le sous-développement cartographique des périodes antérieures, médiévales notamment, mais à considérer que l'apparition de cette nouvelle documentation, qui devient notre archive, participe de la création de l'espace moderne et contemporain. Nous ne devons pas concevoir son absence avant cette période comme une contrainte inhérente au métier d'historien mais, au contraire, l'envisager comme une discontinuité révélatrice et créatrice. Pour en rendre compte, il faut en passer par une « archéologie ».